

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. III

MONTREAL, OCTOBRE 1886

No 9

Petite loterie

Nous avons déjà parlé de notre *petite loterie*. Depuis plusieurs années, les Frères et les Sœurs, et les âmes pieuses qui se joignent à nous dans les fêtes de l'Ordre, ont beaucoup souffert d'un manque de local suffisant. Notre église des Saints Stigmates est trop petite. Il a fallu donc songer à se procurer une église plus spacieuse. C'est ce qui a fait et fait encore la préoccupation des directeurs et du discrétore de la Fraternité. Pour cet objet, le discrétore a créé un fonds spécial. Toutes les personnes qui veulent contribuer à cette bonne œuvre, de toutes manières, sont priés de le faire. La *petite loterie* est destinée à ce fonds spécial. Chaque billet se vend 25 centins, et concourra au tirage des dix articles suivants :

ARTICLES DE LA LOTERIE

1.—Belle statue de St François d'Assise.....	\$15 00
2.—Belle statue de Ste Elisabeth de Hongrie.....	15 00
3.—"Petite Revue," années 1884, 1885 et 1886.....	3 00
4.—Beau cadre de la Ste Face	2 50
5à9.—Gravures de St François d'Assise, en oléographie, 50 cents chaque.....	2 50
10.—Vie de St François d'Assise, belle reliure.....	2 00

\$40 00

Le tirage aura certainement lieu le 26 novembre prochain, dans la sacristie de la chapelle du Tiers-Ordre, à huit heures et demie P. M., sous la présidence du révérend Père directeur. On peut se procurer des billets en s'adressant à l'administrateur de la *Petite Revue*, ou à MM. Cadieux & Derôme, libraires, No 1603, rue Notre-Dame.

A MARIE

REINE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

Regina sacratissimæ Rosariæ, ora pro nobis.

La dévotion à la sainte vierge Marie, Mère de Dieu, est une marque de prédestination. Quiconque veut travailler sérieusement à l'œuvre du salut doit recourir à l'intercession de cette auguste Reine des anges et des hommes. Marie est la fille chérie du Père ; elle est la mère du Verbe incarné ; elle est l'épouse de l'Esprit-Saint. Marie est la coopératrice de Dieu, dans la Rédemption du monde : elle est la plus parfaite des créatures, la Reine de l'Église triomphante, l'honneur et le soutien de l'Église militante, la consolation de l'Église souffrante, la terreur des démons.

Saint François d'Assise, dans une vision céleste, remarqua deux échelles semblables à celle de Jacob, qui touchaient de leurs extrémités le ciel et la terre. Au-dessus de l'une paraissait Notre Seigneur, au-dessus de l'autre sa très sainte Mère. Ensuite il regardait quantité de ses Frères qui tâchaient de monter au ciel par les degrés de l'échelle où le Sauveur se faisait voir ; mais tous, après avoir monté quelques degrés, les uns plus, les autres moins, opprésés de la gloire et de la majesté du Dieu des vertus, étaient obligés de descendre sans pouvoir avancer ; ce qu'ayant remarqué, ce saint exhorta ses enfants à remonter par l'autre échelle, et à recourir à la Mère de Dieu. Ils le firent, et tous furent introduits devant Dieu, et sauvés par le crédit tout-puissant de celle qui n'a jamais délaissé ceux qui ont en elle une solide confiance.

L'ORIGINE DU SAINT ROSAIRE

Il y a, sans doute, bien des manières d'être agréable à Marie. La moindre chose bien faite en son honneur, de quelque manière que ce soit, lui est très agréable. Mais, la récitation du saint Rosaire lui plaît par-dessus toute chose, puisque c'est elle-même qui a demandé à être priée de cette manière. D'abord lors de son institution, plus tard dans diverses apparitions, et en particulier à Lourdes, où Elle apparut tenant un chapelet autour de son bras.

Ce fut St Dominique qui généralisa et organisa la récitation du Rosaire, mais ce fut la très sainte Vierge Elle-même qui l'y invita.

Vers l'an 1210, St Dominique, rempli de chagrin de voir combien ses prédications chez la secte hérétique des Albigeois rencontraient peu de succès, se retira dans une forêt déserte des environs de Toulouse, il y pria avec une extrême ferveur, durant trois jours. Non content de prier, faisant usage des ronces et des épines de la forêt, il déchira son corps et le couvrit de sang ; il voulait, par ce supplice volontaire, expier les crimes des Toulousains. Or, le troisième jour, quand le vaillant athlète sentait ses forces épuisées, la Mère de Dieu, entourée d'une foule de vierges célestes, daigna lui apparaître, et, par cette vision, ranimer son courage.

— Cher Dominique, lui dit-elle, sais-tu bien quelles armes il a plu à la bienheureuse Trinité de choisir pour renouveler le monde ?

— O ma Reine, répondit-il, vous le savez mieux que moi. C'est par vous que le salut fut donné au monde, c'est par vous que commence toute restauration.

— Mon Dominique bien-aimé, reprend la Reine du ciel, la Trinité bienheureuse, pour effacer tous les péchés, n'a pas choisi d'autres armes que le Psautier angélique, qui est le fondement de tout le Nouveau Testament. Si donc tu désires que ta prédication porte ses fruits, recommande mon Psautier, explique-le sans cesse, et bientôt tu recueilleras une abondante moisson.

A ces mots, elle apprend à son serviteur l'ordre et le rite du Rosaire, tel que nous les suivons encore ; puis elle lui dit de se rendre à Toulouse, d'y prêcher le Rosaire, et d'avoir bon espoir dans son assistance.

Sans retard, Dominique entre dans la ville. Toutes les cloches des églises sonnent à la fois, comme aux grandes fêtes. La foule se réunit à la paroisse de Saint-Romain, et c'est là que Dominique prend la parole pour annoncer le Rosaire.

Qu'arrive-t-il alors ? L'enfer ne pouvant supporter cette prédication, tout à coup le vent, le tonnerre, les éclairs, un tremblement de terre, des clameurs horribles, jettent le peuple dans la stupeur et dans la crainte. Dominique élève de nouveau la voix, conseille la récitation du Rosaire, promet la tranquillité des éléments, et parvient à rassurer la foule. Le Rosaire commencé, voici dans toute la région de l'air les plaintes et les hurlements des démons : Malheur, malheur à nous ! car, par la vertu du Rosaire, les anges nous attachent avec des chaînes de feu.

Et en même temps, à l'intérieur de l'église, on voit l'image de Marie lever la main d'un geste menaçant.

Tout le peuple à genoux implore la protection de l'auguste Vierge, répétant avec Dominique les paroles de l'Archange. Au tumulte succède l'admiration, le calme se rétablit dans la nature, et les esprits sont heureusement changés.

Telle fut l'institution du Rosaire. Si l'année reste incertaine, les historiens conviennent généralement que ce fut pendant les dix années que Dominique prêcha contre les Albigeois, dans le voisinage de Toulouse, et plutôt dans la première partie de cette période décennale. Et ils ajoutent une réflexion que nous adopterons volontiers :

En revendiquant pour saint Dominique, disent-ils, l'honneur d'avoir institué le Rosaire, nous ne voulons pas dire qu'il soit proprement l'inventeur et le créateur d'une si sainte dévotion ; car c'est la Bienheureuse Vierge qui lui a révélé la formule du Rosaire, et lui a enseigné expressément la manière de le réciter. Ainsi la Bienheureuse Vierge en est la première fondatrice, et saint Dominique le zélé propagateur.

RÉCITATION DU ROSAIRE

Le Rosaire a l'avantage des plus excellentes prières : *Credo, Pater, Ave*, ces douces et saintes paroles, qui sont l'expression la plus vraie des aspirations et des besoins de l'âme humaine. Ce qui a fait dire à St Alphonse de Liguori qu'après la sainte messe, il n'y a pas de moyen plus efficace de salut et de soulagement des âmes du Purgatoire que le Rosaire. Le Rosaire, selon ce que la sainte Vierge a dit un jour à la Bienheureuse Eulalie, savoir, que cinq dizaines récitées posément et dévotement lui sont plus agréables, que quinze dites à la hâte et avec moins de dévotion.—Il faut remarquer qu'il importe beaucoup de le bien réciter. Pour bien réciter le Rosaire, la méditation des mystères est nécessaire. Mais, rassurez-vous, âmes de bonne volonté. La méditation exigée pour gagner les indulgences du Rosaire est si peu compliquée qu'elle semble possible à tous les esprits. Il ne s'agit pas de creuser longuement et profondément une pensée, pour en faire jaillir les considérations, les affections et les résolutions pratiques.—On peut le faire, et très utilement ; car quiconque approfondira les secrets

du Rosaire tirera de cette mine féconde d'immenses richesses spirituelles. Mais nous disons que ce travail si fructueux, possible à un grand nombre, n'est pas indispensable.

Il suffit d'avoir le mystère *présent à l'esprit*. Ainsi, au commencement de la dizaine, on s'arrête un instant et l'on dit, de vive voix ou mentalement : Tel mystère, duquel je dois tirer tel fruit ou tel enseignement. Voilà le mystère rendu présent à l'esprit, voilà la méditation obligatoire et suffisante. Ce souvenir du mystère, on s'efforce de le garder ou de le ressaisir pendant la dizaine ; mais si les distractions viennent l'interrompre, il faut appliquer ici la doctrine connue sur les distractions en général pendant la prière : elles n'empêchent pas l'attention qui s'est portée sur tel ou tel mystère de persévérer virtuellement ; la prière est bonne, et les indulgences sont gagnées.

AVANTAGES DU ROSAIRE

Les avantages de la récitation du Rosaire sont si grands qu'il est difficile de les bien expliquer. Il réveille dans les âmes les idées de la foi, en les familiarisant avec les événements de la vie et de la mort de Notre Sauveur. Il remplit le cœur d'espérance et d'amour ; il ravive la piété et est le plus fort auxiliaire des bonnesmœurs. C'est la clef du trésor de la Mère de Dieu.

Les indulgences accordées par les Souverains Pontifes à la récitation du Rosaire sont très nombreuses. Il y a d'abord le *Pardon du Rosaire* que tous les fidèles peuvent gagner, autant de fois qu'ils le veulent, *quoties toties*, le jour de la fête du Rosaire (1), si, contrits et confessés, ils communient et visitent dévotement une église ou chapelle où la confrérie du Rosaire a été érigée canoniquement (2) depuis les premières vêpres (3 h. P. M.) de la Vigile jusqu'au coucher du soleil le jour de la fête, et s'ils y prient aux intentions du Souverain Pontife. Il y a une foule d'indulgences, tant plénières que partielles, que l'on peut gagner en récitant le Rosaire ou le chapelet. Comme il serait trop long de les énumérer ici, nous ne parlerons que d'une en particulier. Il y a une indulgence

(1) 3 octobre. Cette Indulgence est semblable à celle de la *Portioncule*.

(2) Les personnes; vivant en communauté (couvents, collèges, pensionnats) et inscrites dans la confrérie, peuvent gagner l'indulgence en visitant leur propre chapelle.

de cent ans et cent quarantaines, une fois par jour, à tous les confrères qui, repentants de leurs fautes, portent avec eux le Rosaire ou le chapelet en l'honneur de la très sainte Vierge.

SAINT LOUIS ET LE ROSAIRE

C'est le Rosaire qui a donné à la France son plus grand et son plus saint roi ; au Tiers-Ordre un de ses plus illustres patrons.

La pieuse reine Blanche, s'étretenant un jour avec saint Dominique, lui confia qu'une chose lui causait une grande peine, c'était de n'avoir pas d'enfants—“ Ah ! disait-elle au saint, si Dieu daignait me donner au moins un fils qui puisse être en France le sergent du Christ, avec quel soin je l'éleverais pour qu'il soit à la hauteur de sa dignité !—Si vous voulez obtenir ce que vous désirez, dit saint Dominique à la pieuse princesse, récitez votre chapelet à cette intention, et faites-le réciter par les personnes pieuses que vous connaissez. J'ose vous promettre que vous obtiendrez le fruit de bénédiction que vous désirez. Dieu vous donnera un fils qui sera le plus grand de tous les rois de France.”

Blanche de Castille suivit le conseil du saint. Non contente de réciter son chapelet, elle travailla, dans la mesure de ses forces, à répandre autour d'elle la dévotion du Rosaire. Un an après, jour pour jour, elle donna naissance à un fils qui devint le roi saint Louis. La pieuse mère ne cessait de redire à son fils que c'était à Notre-Dame du Rosaire qu'il devait la vie. Aussi le roi Louis se distingua-t-il par une tendre et affectueuse dévotion à Marie, et en particulier à Notre-Dame du Rosaire.

Il légua cette dévotion à ses descendants, et l'histoire nous rapporte bien des traits qui prouvent la dévotion de la Maison de France au Rosaire. On voyait les membres de cette illustre famille assister régulièrement à la procession du premier dimanche de chaque mois. Ils faisaient inscrire leurs enfants sur le registre de la confrérie peu de jours après leur naissance. C'est notamment ce que fit pour son fils le Dauphin, et son petit-fils le duc de Bourgogne, Louis XIV qui, lui-même, assure-t-on, ne laissait passer aucun jour sans dire son chapelet.

Aujourd'hui plus qu'à aucune époque de son histoire la France a besoin d'hommes qui unissent à l'intelligence de ses besoins, la décision de la volonté, l'énergie du ca-

ractère, la force que donne la loyauté et surtout la sainteté. Notre-Dame du Rosaire, qui a assuré tout cela à la France du XIIIe siècle, ne pourrait-elle nous le donner encore ?

Notre-Dame du saint Rosaire, souvenez-vous de cette terre de France qui fut, dans les siècles écoulés, qui est encore et sera toujours votre terre de prédilection ! N'oubliez pas notre Canada, cette seconde France à laquelle vous avez déjà donné tant de marques d'amour. Donnez la victoire à ses drapeaux, la prospérité à son industrie, la sécurité à son commerce, la fertilité à ses campagnes, le succès à toutes ses nobles et légitimes entreprises, mais surtout conservez en nous la foi et l'amour de la justice.

L'AVE MARIA, SUPRÊME CONSOLATION DES MOURANTS

J'ai eu un jour, dit Mgr Dupanloup, une révélation de l'extrême puissance de l'*Ave Maria*. C'était auprès d'un lit de mort, et, en recueillant, en bénissant le dernier coupir d'une enfant qui m'était bien chère, une toute jeune femme à qui naguère j'avais fait faire la première communion. J'avais la contume de ne jamais faire faire la première communion sans recommander à mes enfants au moins la fidélité à cette simple et puissante prière, l'*Ave Maria* ; et cette jeune femme,—elle avait à peine vingt ans, et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage,—cette jeune femme, depuis sa première communion, avait été très fidèle à mes conseils, et même,—c'était encore une autre de mes recommandations,—elle récitait tous les jours quelques dizaines du chapelet, et depuis quatre ans elle le récitait tout entier. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari, riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils : eh bien ! au milieu de tout ce bonheur présent et de tous ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir ! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inéxorables auxquelles on n'échappe pas...il faut mourir ! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette horrible nouvelle...J'entrai.

Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son vieux père anéanti plus encore que sa mère, comme cela n'est pas rare ; j'ai remarqué plus d'une fois, dans les grandes douleurs, que les femmes chrétiennes, malgré

une sensibilité profonde, portent plus fortement leurs peines que les plus vaillants guerriers. J'entrai donc à travers toutes ces douleurs, et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Cui, cette jeune femme, qui allait être enlevée par un coup si soudain à toutes les espérances les plus brillantes, à tous les plus légitimes bonheurs, à toutes les affections les plus tendres, les plus vives, les plus pures, elle me sourit ! La mort s'avavançait à pas pressés ; elle le sentait, elle avait même un éclat de visage qui en révélait les approches, et elle souriait avec une tristesse douce ; mais la joie surnageait.

Je ne pus m'empêcher de lui dire : " O mon enfant, quel coup !" Et elle, avec un inexprimable accent, — je suis encore ému en me le rappelant, en retrouvant cet accent d'une voix qui m'est si chère : — " Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel ? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. " — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Quel est ce conseil ? — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria*, et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment ? lui dis-je. — Je ne puis croire, ajouta-t-elle avec gravité, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée par la maladie ; je ne puis croire que j'aie dit depuis quatre ans cinquante fois par jour à la très sainte Vierge : " Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort, " et qu'en ce moment où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre, elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. "

Voilà ce que me dit cette jeune femme ; et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer : une mort vraiment céleste. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à la fleur de son âge, à tout ce qu'il y a de bonheur ici-bas, à tout ce qui fait aimer la vie, quittant là, sur la terre, un père, une mère, un mari dont elle était adorée et qu'elle adorait, un pauvre petit enfant, gage si désiré et si cher, quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse ; consolant ses vieux parents, bénis-

sant son petit enfant, encourageant son pauvre mari : et au milieu de tous ces liens qui se brisent, de tous les embrassements qui essayent vainement de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la grâce et à la gloire éternelle.”

LÉGENDE ALLEMANDE SUR L'AVE MARIA

Que de fois, depuis la salutation de l'Ange, cette prière de l'*Ave Maria*, n'a-t-elle pas été redite par les serviteurs de Marie ! Et toujours, avec le charme de la simplicité, un parfum tout céleste qui pénètre l'âme chrétienne, et lui donne une sainte confiance en notre Mère.

Afin de rendre l'*Ave Maria* plus cher encore à nos cœurs, et de nous confirmer dans la puissance de son efficacité, nous reproduisons une délicieuse légende, tirée d'une chanson allemande. Nous sommes persuadés qu'on ne la lira pas sans intérêt.

“ Je vais chanter un pieux ermite qui t'aimait, Vierge sainte, par-dessus toutes choses, et qui commençait tous ses discours par un *Ave Maria*.

“ Il avait un petit oiseau des bois d'un riche plumage. Cet oiseau, qui habitait avec lui dans sa cellule, pépiait et gazouillait gracieusement, et, comme son maître, il chantait du matin au soir : *Ave Maria*.

“ L'oiseau, de sa cage étroite, voyait reverdir la forêt. Un jour il prit son vol, et, libre sous la feuillée, il se mit à chanter : *Ave Maria*.

“ L'ermite le suivit plein de tristesse, cherchant à le reprendre ; mais l'oiseau voleta de buisson en buisson, puis s'éleva, et, du haut des airs, il chantait : *Ave Maria*.

“ Alors, avec la rapidité de l'éclair, un féroce vautour s'élança sur le petit oiseau, le saisit l'étouffe dans ses serres tranchantes, lorsque l'oiseau, dans sa douleur, se met à chanter d'une voix plaintive : *Ave Maria*.

“ A ce chant si doux, le vautour s'épouvante ; il ouvre ses serres, et le pauvre oiselet, sauvé miraculeusement, fait éclater plus haut encore ; *Ave Maria*.

“ L'ermite, dans une grande mélancolie, se tenait à la porte de son verger, quand l'oiseau vint se percher sur sa main. Ils rentrèrent à la cellule et chantèrent tous deux : *Ave Maria*.

“ Marie ! tu n'as pas permis au vautour de tuer l'oiseau qui, dans sa détresse, chantait : *Ave Maria*.

“ De même, tu n'abandonneras pas le pécheur qui, dans son repentir, dira d'un cœur sincère : *Ave Maria*.”

Oh ! redisons sans cesse, nous aussi, cet *Ave Maria* tout puissant ! Redisons-le dans la confiance et dans l'amour Il sera notre force contre le démon, il nous fera triompher de toutes ses atteintes ! C'est le cri de toute âme qui veut assurer son salut.

Les Saints Anges Gardiens

On doit compter parmi les plus précieux dons de la miséricorde de Dieu envers les hommes, celui d'avoir un de ces célestes esprits pour nous guider, nous protéger et veiller sur nous. Ces bons anges sont constamment occupés de nous, ils nous secourent même dans nos besoins temporels. Combien nous leur sommes redevables de faveurs. Et dans notre siècle impie, la plupart des hommes se montrent ingrats, beaucoup ne veulent pas même croire en leur bonté. On se moque de pareilles croyances. L'homme est devenu fort avec le progrès moderne, qu'a-t-il besoin des anges ! aveuglement funeste. Sans l'assistance continuelle de ces bons anges, l'homme même qui blasphème ainsi, ne saurait une seule heure éviter les pièges que les mauvais anges, ennemis de Dieu et de ses créatures, lui tendent sans cesse. Sur ce sujet, "*l'Œuvre de S. François de Sales*" a publié le trait suivant, que nous reproduisons :

UN SALUT VILLAGEOIS

Faut-il donc qu'ils soient idiots, tes villageois ! Ah ! ah ! j'étouffe encore de rire. Quelle absurdité ! quelle naïveté drôlatique ! Je doute qu'ils sachent distinguer leur main droite de leur main gauche. Leur a-t-on appris à compter jusqu'à vingt ? Les plus habiles d'entre eux pourraient nous dire sans doute si deux et deux font quatre.

— Mais, mon cher Maurice, qu'y a-t-il donc ? que s'est-il donc passé ? qu'as-tu vu ? Tu démens tes graves habitudes de philosophe. Pour un habitant de la capitale, tu es bien impressionnable au contact de la province ! Voyons, explique-toi. Quel est le travers, l'abus, le ridicule, le fait grotesque qui a eu l'honneur d'exciter à ce point ta jovialité, et de mettre en veine ton humeur satirique ?

— Figure-toi, Ernest, ce qui vient de m'arriver ici, à la porte de ton château. J'étais seul, absolument seul,

n'ayant avec moi que mon cigare et ma badine. Je rencontre une bonne femme, mise proprement, qui est peut-être un des gros bonnets du village. Elle me salue; mais sais-tu bien en quels termes elle me salue? Oh! que c'est drôle! *Bonjour, Monsieur et à votre compagnie.* Entends-tu bien? *et à votre compagnie*; je n'avais point de compagnie; j'étais seul. Était-elle donc sottée, cette femme, de ne pas voir que la moitié de son salut était pour le roi de Prusse? Oui, vraiment, parfois ces paysans sont tout à fait stupides.

— Voilà tout? il faut bien peu de chose pour exciter chez toi le rire homérique. Mais sais-tu bien que je puis rire à mon tour de ton étonnement et de tes lazzis? car c'est toi qui prêtes l'épigramme par ta manière d'interpréter le salut de cette bonne villageoise.

— Comment diantre peux-tu l'interpréter autrement que par la sottise d'une femme ignorante?

— Il n'y a point de sottise dans ses paroles. Elles sont au contraire très sages et très belles; elles ont même un sens profond et plein de philosophie. Socrate, chrétien, n'aurait pas dédaigné de s'en servir.

— Décidément tu plaisantes; tu fais l'avocat; tu veux donner de l'esprit à une balourdise.

— Point du tout; je ne veux ni plaisanter, ni faire de l'esprit. Mais comme mes explications te seraient peut-être suspectes, je vais laisser à quelque paysan ou paysanne le soin de t'expliquer ce qui t'a paru si ridicule. Sortons. Tu me devanceras sur le chemin du village, et si tu rencontres quelqu'un qui te salue dans les mêmes termes, tu le prieras de te commenter son salut.

— Je le veux bien.

Ernest et Maurice sortirent aussitôt par la grande allée de tilleuls qui unit le château de Préval avec les premières maisons du village qui l'avoisine.

Ernest marchait lentement, et tenait un journal à la main par manière de contenance. Maurice allait à grands pas, afin d'être seul au moment où il rencontrerait une vieille femme qu'il apercevait à l'extrémité de l'allée. Il ne tarda pas à se trouver en face d'elle.—*Bonjour, ma bonne,* lui dit-il, tout le premier pour être sûr de recevoir son salut.—*Bonjour, Monsieur, et à votre compagnie,* lui répondit la villageoise en ajoutant à sa salutation une gracieuse révérence. Maurice s'arrêta tout court.—*Mais, ma bonne, à quoi pensez-vous? Etes-vous distraite? Vous*

me saluez comme si j'étais en compagnie, et pourtant vous voyez bien qu'il n'y a personne avec moi. C'est à moi à vous saluer de cette façon, car vous menez par la main une charmante petite enfant, qui se cache dans les plis de votre robe. C'est votre petite fille, n'est-ce pas ? Où la menez-vous ? Quel est ce papier blanc qu'elle porte roulé dans sa main ?

L'aïeule sourit, et regarda l'enfant avec orgueil.

— Cécile revient de l'église, répondit-elle, elle a très bien récité sa leçon de catéchisme, et M. le Curé lui a donné pour récompense l'image de sainte Cécile, sa Patronne. Tenez, Monsieur, ajouta-elle, après avoir déployé la gravure : voyez à côté de la Sainte, cet Ange qui lui montre le ciel et qui lui présente la palme du martyr. C'était son Ange gardien, je voulais saluer le vôtre tout à l'heure quand je vous ai dit : *Bonjour et à votre compagnie.*

— Vous m'étonnez ! Qui donc vous a fait songer à mon Ange gardien ? L'avez-vous vu ? Savez-vous si j'en ai un ? Qui donc vous a élevé dans ce mysticisme ?

— J'ignore ce que vous appelez mysticisme. Nous autres, simples chrétiennes, nous ne savons guère que ce que notre catéchisme nous apprend. Il nous dit que nous avons tous un Ange gardien, et nous le croyons, parce que le catéchisme est l'enseignement de l'Église. N'est-ce pas, ma petite, que nous avons un Ange ?

Cécile : Oui, nous avons tous un Ange gardien, qui prie pour nous, et veille sur nos besoins temporels et spirituels.

L'aïeule : Quels sentiments devons-nous avoir pour notre Ange gardien ?

Cécile : Nous devons le respecter, l'honorer, l'invoquer, le remercier et suivre ses inspirations.

— Mon cher monsieur, continua la bonne grand'mère en s'adressant au jeune homme, je prends au sérieux les paroles du catéchisme, et je tâche d'honorer de mon mieux les Anges gardiens, le mien d'abord, et ensuite celui des personnes que je rencontre. Je leur fais mon salut, et je les crois assez honnêtes pour me le rendre en priant pour moi, en préservant de danger mon corps et mon âme. Adieu, monsieur, je vous salue, vous et votre sainte compagnie.

Ernest arrivait au moment où la bonne quitta^{it} l'allée de tilleuls pour prendre le petit sentier qui conduisait à sa maisonnette.

— J'en ai assez, dit Maurice en regardant son ami avec ce sourire d'un homme qui s'avoue battu. Une femme et un enfant m'ont fait la leçon. Que nous sommes aveugles avec toutes nos lumières ! J'ai étudié l'antiquité et l'histoire de tous les peuples ; j'ai orné ma mémoire des plus belles pages de la littérature grecque, latine, contemporaine ; j'ai entassé dans ma tête toutes les sciences à la mode, et j'avais oublié les premières leçons de mon catéchisme !

L'INNOCENCE VENGEÉE

Un jeune seigneur de la Carinthie avait épousé une demoiselle noble et très pieuse qui voulut être appelée Hildegarde, du nom de son époux. Lorsque celui-ci s'absentait pour la chasse, Hildegarde se livrait en toute liberté à ses exercices de piété, de concert avec une servante dévouée qui partageait ses goûts. Au retour d'une excursion, le comte rencontrant une personne employée au service de sa maison, femme méchante et jalouse, lui demanda si elle savait où était la comtesse, s'il était venu des étrangers, et enfin tous ces petits détails qu'un maître est bien aise de connaître en rentrant chez lui. La méchante créature profita de l'occasion pour dénigrer la sainte dame, inventa contre elle mille histoires honteuses, et finit par se parjurer, pour donner plus de poids à ses assertions. Le comte imprudent ajouta une foi aveugle à cette noire calomnie, et monta en colère dans les appartements de sa femme. Soit que celle-ci n'eût pas entendu frapper, soit qu'elle fût dans son oratoire avec sa fidèle servante, elle tarda un instant à se présenter. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre le mari jaloux que les accusations qu'il venait d'entendre étaient fondées. Il devint furieux, força les portes, se saisit de la pieuse comtesse, la roula et la traîna par les cheveux, et enfin la précipita par la fenêtre d'une tour élevée, sur plombant les rochers aigus sur lesquels le château était bâti. La servante poussait des cris, et protestait de l'innocence de sa maîtresse. Le comte, n'écoutant que sa passion, la saisit également et la lança dans l'abîme. Il croyait s'être vengé, il n'avait fait que procurer la plus éclatante justification des deux innocentes victimes. En effet, un ange les reçut dans ses mains, au moment même qu'elles étaient suspendues en l'air, et les déposa en lieu sûr. Quel ne fût pas l'étonnement du comte, lorsque,

regardant par la fenêtre, il les vit priant Dieu et le remerciant d'un miracle si signalé. Les esprits célestes se tenaient à leurs côtés, unissant leurs voix à leurs plus suaves mélodies. Honteux de son crime, il voulait le réparer aussitôt, et cherchait un moyen de retirer sa femme et la servante du milieu des rochers. Les anges lui épargnèrent cette peine, et remontèrent eux-mêmes les saintes femmes. Le comte fut puni et privé de la vue, jusqu'à ce qu'il eût fait une juste réparation de son crime. (*Bolland, Vie de sainte Hildegarde Palatine, de Carinthie, 5 février*).

Mort de saint François d'Assise

Laissons raconter cette mort et la journée du 4 octobre à saint Bonaventure :

“ Le lendemain matin, c'est-à-dire le samedi, jour consacré à la Vierge immaculée, muni du Pain des forts, oint de l'huile des mourants, il porta ses pensées au delà même de la mort ; et afin que sa dépouille mortelle, son frère le corps, comme il l'appelait, tombât dans l'oubli des hommes, il désigna d'avance le lieu de sa sépulture la “ colline d'Enfer,” colline d'ignominie où l'on exécutait les criminels : tant il avait faim et soif de mépris et d'humiliations ! et tant il était destiné à devenir en sa mort, comme en sa vie, la parfaite image du Verbe incarné ! Après cela, rentrant en lui-même et regardant autour de lui, il pensa que tout était prêt pour le grand voyage de l'éternité, et il demeura en repos.

“ Le soir, au moment où les crêtes de l'Apenin commencent à incliner leurs ombres vers la plaine, il rassembla ses disciples pour la dernière fois autour de son grabat, les consola et les bénit en disant : “ Adieu, mes enfants !... adieu à tous !... Je vous laisse dans la “ crainte du Seigneur ; demeurez-y toujours. Pour moi, “ je vais à Dieu, j'ai hâte de le voir, et je vous recommande tous à sa grâce.” Les Frères ne pouvaient répondre que par leurs cris et leurs sanglots. Dès qu'il eut fini ses adieux, il oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel. Cependant, sur son désir et comme pour élever plus facilement son âme vers Dieu, les Frères Ange et Léon chantèrent le cantique du Soleil et de sa sœur la Mort, à laquelle il souhaitait ainsi la bienvenue. Puis s'étant dépouillé de sa tunique et restant couvert

seulement d'un cilice, il se fit déposer sur la terre parsemée de cendres, dans la pensée que son corps allait bientôt devenir cendre et poussière, et plus encore dans l'intention de demeurer jusqu'à son dernier soupir à sa Dame la Pauvreté. Les Frères, saisissant son intention, lui présentèrent une tunique et une corde, qu'il revêtit avec de grands sentiments de reconnaissance. Il les pria ensuite de lui lire la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon saint Jean. Après cette lecture, il entonna et récita lui-même de sa voix mourante le psaume CXLII, qui commence par un cri de détresse et finit par un cri d'espérance :

“ J'ai élevé la voix pour crier vers le Seigneur ; j'ai élevé la voix pour implorer son secours :

“ Seigneur, tirez mon âme de sa prison, afin que je puisse glorifier votre nom. Les justes attendent que vous m'accordiez l'éternelle récompense.”

“ A ces mots sa bouche se ferma pour toujours, et son âme s'envola dans le sein de Dieu. C'était le 3 octobre, une heure environ après le coucher du Soleil.

Les mystères de la grâce étaient consommés pour François ; ceux de la gloire allaient commencer pour lui.

“ Au moment où il expira, une multitude de ces alouettes qu'il aimait et qu'il invitait à célébrer avec lui les louanges du Créateur, s'abattirent sur le toit de Notre-Dame des Anges, et chantèrent avec une merveilleuse douceur, comme pour fêter son couronnement dans le ciel.

“ Le Frère Augustin d'Assise, provincial de la province de Capoue, homme de mérite et d'une sainteté consommée, vit l'âme du défunt patriarche monter au firmament sous la forme d'une étoile resplendissante ; et se soulevant avec effort sur la couche où la douleur l'avait cloué : “ Mon Père, cria-il, attendez-moi, je m'en vais avec vous.” Et son âme, brisant la frêle enveloppe de son corps, fit cortège à celle de son bienheureux Père. Saint François apparut également à son illustre ami, Guido, évêque d'Assise, qui était alors en pèlerinage au mont Gargano, et lui dit : “ Je quitte ce lieu d'exil, et m'en vais à ma patrie.” Tous ces événements se passaient dans la nuit du 3 au 4 octobre.”

Le corps du défunt était une relique sans prix. Aussi les Frères l'entourèrent-ils de toutes les marques de la plus profonde vénération. La pieuse Gracona de Settesoli

pourvut aux frais des décorations funèbres et de l'inhumation ; et tout d'abord, grâce à sa généreuse munificence, le corps, revêtu d'une tunique neuve ouverte au côté du cœur, fut entouré d'essence et de parfums auxquels se mêlait une odeur toute céleste ; il fut étendu sur de magnifiques tapis pour être exposé à la vénération du peuple. La nouvelle de cet événement se répandit avec la rapidité de la foudre dans la ville d'Assise.

“ Le Saint est mort ! Le Saint est mort ! ” Criaient-on de toutes parts. Le soir même, les habitants descendirent à la Portioncule pour vénérer les restes mortels de celui qu'ils avaient invoqué, comme un saint, même de son vivant. Chacun put alors le contempler à loisir et satisfaire sa dévotion. “ Autant François s'était fait petit et humble dit saint Bonaventure, autant Dieu prenait plaisir à le glorifier immédiatement après sa mort. Son âme avait franchi les parvis célestes, et buvait à longs traits aux sources de la vie, mais en se séparant de son corps, elle avait laissé un gage certain de ses destinées futures : nous voulons parler des privilèges des sacrés stigmates, privilège inouï depuis les premiers siècles de l'Eglise, et qui lui valait d'être l'image de Jésus glorieux et ressuscité, après l'avoir été de Jésus souffrant. Dans ses mains et dans ses pieds, on voyait des clous miraculeusement formés de sa chair, et qui étaient tellement adhérents, que, poussés d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme les nerfs forts durs et d'une seule pièce. Rien n'empêchait plus de voir la plaie du côté (qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie), cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite, et qui rappelait à l'esprit celle du Seigneur Jésus. Les clous avaient la couleur du fer ; mais la blessure du côté avec sa couleur vermeille et ses bords repliés, ressemblait à une belle rose fraîchement épanouie. Le teint du saint Patriarche, naturellement brun, un peu basané, avait recouvré l'éclat et la fraîcheur du premier âge, et ses membres la souplesse de l'enfance : autant de symboles de la pureté de son âme ! On eût dit un autre Christ descendu de la croix et prêt à être enseveli dans le tombeau.

“ Cependant, parmi les fidèles qui vinrent baiser les stigmates, on remarqua un chevalier de grande réputation, nommé Jérôme, incrédule comme l'apôtre saint Thomas : comme lui, il examina minutieusement et palpait du doigt les cinq plaies du bienheureux père, et

comme lui aussi, il fut délivré de tout doute à cet égard ; il devint dans la suite l'un des plus chauds défenseurs de la réalité du miracle. Pendant toute la nuit, les religieux, les tertiaires et les amis du Saint chantèrent sans interruption des psaumes et des cantiques devant sa dépouille mortelle : si bien qu'on eût cru assister à la fête d'un ange plutôt qu'aux funérailles d'un homme."

Le lendemain dimanche (4 octobre), jour béni où l'Eglise célèbre la gloire du Christ ressuscité, eurent lieu les obsèques ou plutôt le triomphe de son fidèle serviteur. Laissons un témoin oculaire, Thomas de Celano, nous en retracer les scènes imposantes.

" Dès le matin, le clergé et les consuls d'Assise se rendirent à Notre-Dame des Anges pour transporter solennellement les restes de leur compatriote.

" Toute la ville était là ; de plus une foule innombrable accourue de tous les points de l'Ombrie, encombra la plaine. Le convoi défila lentement et avec ordre. Les trompettes guerrières ouvraient la marche, scion l'usage du temps ; puis venaient les fidèles portant des rameaux d'olivier, et après eux les Frères, tenant des torches ardentes à la main. Deux magistrats et deux Frères mineurs portaient le corps sur leurs épaules. Le clergé fermait le cortège, et s'avancait au chant des psaumes et des hymnes de l'Eglise. Au lieu de prendre le chemin le plus direct, on choisit le sentier détourné qui mène au monastère de saint Damien. On déposa le corps dans la chapelle des pauvres dames, afin qu'elles eussent la consolation de contempler une dernière fois le visage transfiguré de leur fondateur. On ouvrit la grille à travers laquelle on leur donnait la sainte communion ; et Claire, malade, portée dans les bras de ses filles, put vénérer, toucher et baiser, non sans verser beaucoup de larmes, les cinq plaies du stigmatisé de l'Alverne. Elle essaya d'arracher un des clous miraculeux pour le conserver comme relique ; mais voyant qu'elle ne pouvait réussir, elle se contenta de tremper un linge dans le sang qui coulait de la blessure, et de prendre la mesure exacte de la taille du Saint, pour faire peindre son portrait dans le chœur des Religieuses.

" Lorsque le convoi se remit en marche, les servantes du Christ éclatèrent en gémissements ; jamais orpheline pleurant sur la tombe de sa mère ne fit entendre de plaintes plus déchirantes. " O Notre père !... Notre père, que

ferons-nous ? qu'allons-nous devenir ?... Tout notre bonheur s'envole avec vous !....." Ainsi leur cœur était partagé entre la tristesse et la joie, la tristesse d'avoir perdu celui qu'elles aimaient, et la joie de le savoir déjà couronné dans les cieux. Cependant on emporta les précieuses reliques, et la porte du monastère se referma pour ne plus s'ouvrir jamais à de pareilles douleurs.

Le cortège traversa les rues d'Assise tendues de draperies et de guirlandes de verdure jusqu'à l'église Saint-Georges, où il s'arrêta. " C'est là que notre Saint avait été initié à l'étude des lettres chrétiennes, c'est là qu'il avait pour la première fois prêché la pénitence et l'amour de Dieu, là devait être aussi son premier repos."

Les Frères Mineurs ne mirent aucune épitaphe sur la tombe de leur Père, respectant en cela ses dernières volontés ; mais le Très-Haut allait se charger de rendre cette tombe à jamais illustre, à jamais éloquente, à force de prodiges et de bienfaits. A peine était elle fermée, que les miracles s'y multipliaient, et quels miracles !

1. " A Capoue, un enfant, jouant sur la rive du Volturno, tombe dans le fleuve et s'y noie. Bientôt la foule s'attroupe autour du cadavre ; les chrétiens, et les juifs eux-mêmes, émus de la douleur du père de cet enfant, invoquent le nom de saint François. Et sur-le-champ le mort ressuscite, se jette dans les bras de son père, et le prie de le conduire à l'église du Saint patriarche, auquel il se reconnaît redevable de la vie.

" Ici c'est une jeune fille qui a la tête monstrueusement retournée sur l'épaule et qui se relève guérie ; là, c'est un vieillard, compatriote et ami du Saint, et aveugle depuis cinq ans, qui recouvre soudainement la vue.

" A Permaco, dans la Pouille, une mère pleure sur le cadavre de sa fille unique, et s'oppose aux funérailles, dans l'espérance que saint François ne l'abandonnera point dans une pareille affliction. Sa prière n'est point perdue, le saint lui apparaît, et lui rend sa fille pleine de vie et de santé.

" Autre prodige plus surprenant encore. A Monte Marano, près de Bénévent, une femme venait d'expirer, et déjà les clercs récitaient l'office des morts autour de sa couche funèbre. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle soulève le drap mortuaire, appelle un des prêtres, son parrain, et lui dit : " Mon père, je veux me confesser. " Morte, j'étais réservée au supplice sans fin des ténèbres

“ extérieures, pour avoir caché un péché mortel en confession. Grâce à l'intercession de saint François d'Assise, pour qui j'ai toujours eu la plus vive dévotion, Dieu m'a renvoyée sur la terre pour compléter ma confession. Dès que vous m'aurez entendue et absoute, j'irai au séjour du repos qui m'a été promis.” Elle se confesse en tremblant au prêtre qui tremble plus qu'elle-même ; et dès qu'elle a reçu le pardon divin, elle se rendort cette fois dans le baiser du Seigneur, et c'est pour toujours.”

Echos des Fraternités

MONTRÉAL

La retraite des Frères tertiaires a commencé, le vendredi, 24 septembre, à la chapelle des Saints Stigmates. Le prédicateur est le R. P. Chenevriér, S. J. Les exercices ont lieu tous les soirs à sept heures et demie.

NOTA.—Le lundi 4 octobre, la cérémonie du solr sera pour les Frères seuls. La réunion des Sœurs aura lieu à trois heures P.M.

La retraite des sœurs de la fraternité du Tiers-Ordre, de Montréal a commencé le vendredi 10 septembre, et s'est terminée le vendredi 19. Elle a été suivie d'une manière édifiante par les sœurs et par un nombre considérable de pieuses fidèles. Comme toujours en ces jours de fête, notre chapelle a été beaucoup trop petite. Le prédicateur était le Rév. Père Raynel, notre nouveau directeur. Ce n'est pas sans un amer regret que nous avons appris la perte que nous faisons dans le Révérend Père Turgeon, si dévoué et si attaché au Tiers-Ordre. Mais, nous avons trouvé dans le Père Raynel, un digne successeur du Père Turgeon. Il n'a rien épargné pour le succès de la retraite qui vient de se terminer, et qui a produit un grand bien.

Il y a eu neuf instructions, dont voici les sujets :—

Nécessité de la retraite et moyens de la bien faire ;—Fin de l'homme ;—Nécessité du salut ;—Le péché ;—L'enfer ;—Mort et jugement ;—Règne de N. S. Jésus-Christ ;—Imitation de J.-C. ;—Persévérance.

Le jour de la clôture, il y a eu quinze prises d'habit. Voici les noms des personnes admises au Noviciat :— Dlle Marie Régnier, dite Sœur Antoine de Padoue ; Dlle Elisa Leclerc, dite Sœur Agnès de Jésus ; Dlle Cordelia Fournier, dite Sœur Marie du Cru-

cifix Dlle Vitaline Brossard, dite Sœur Marguerite Marie; Dlle Délima Ferron, dite Sœur Ste-Julie; Dlle Marie Bertrand, dite Sœur Agnès de Jésus; Dame Veuve Flageole, dite Sœur St-Joseph; Dame Pierre Laurent dit Lortie, dite Sœur Ste-Monique; Dame Frs-Xavier Guernon, dite Sœur Marguerite-Marie; Dame J. Bte L'Ecuyer, dite Sœur Irène de Jésus; Dame Alexandre Leclerc, dite Sœur Ste-Anne; Dame Louis Courtois, dite Sœur Anne de Jésus; Dame Pierre Ménard, dite Sœur François-Xavier; Dame Thomas Quilliam, dite Sœur Marguerite de Cortone; Dame J. Bte Charbonneau, dite Sœur Marguerite-Marie.

La cérémonie a été couronnée par la Bénédiction du St Sacrement.

Etude sur le Tiers-Ordre de saint François

Le Tiers-Ordre de saint François considéré comme le retour à la ferveur de la primitive Eglise.

SEPTIÈME ARTICLE

§VI. *L'Esprit des premiers chrétiens était un esprit de charité.*

“ Dieu, disait l'apôtre à Timothée, ne nous a point donné l'esprit de crainte, mais bien l'esprit de force et d'amour.”

Ouvrons les Actes des Apôtres, et voyons comment les premiers chrétiens, en pratiquant cette charité inconnue dans le paganisme, s'imposent au Tertiaire comme un type à reproduire. Act. II. *Tous ceux qui croyaient se réunissaient, et mettaient leurs biens en commun.* C'est-à-dire qu'ils se donnaient rendez-vous à certaines heures pour l'audition de la parole de Dieu, la communion et la prière. Les Tertiaires doivent aimer à se trouver ensemble. Ils seront surtout fidèles à la réunion du mois, comme à tous les rendez-vous qui leur seront donnés pour messes, visites, retraites. Qu'ils aiment surtout à se trouver ensemble, sous la bannière ou la Croix du Tiers-Ordre, aux obsèques de leurs frères ou sœurs, qu'ils y soient *tous*, autant que possible, riches et pauvres. Ils feront aux âmes du purgatoire une grande charité, ils édifieront les paroisses respectives, ils attireront les âmes au Tiers-Ordre, ils resserreront surtout les liens qui les

doivent unir entre eux, pour ne faire de tous *qu'un cœur et une âme*.

Ils mettaient leurs biens en commun. Ainsi les premiers chrétiens menèrent la vie commune, ils vécurent dans le monde comme des religieux, et, de l'aveu de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Basile, posèrent de la sorte les fondements de la vie religieuse proprement dite. Il est vrai, les circonstances et la situation où vivent les chrétiens du XIXe siècle ne sont pas les mêmes. Du reste, une multitude d'âmes, marquées d'une vocation spéciale, quittent le monde pour former de saintes communautés et mener dans toute sa perfection la vie commune. Il n'en est pas moins vrai que le Tertiaire de saint-François doit se rapprocher de cet idéal de la primitive Eglise, autant que cela est compatible avec les devoirs de son état et la situation qui lui est faite dans la vie. Le Tertiaire est religieux dans le monde, il ne saurait jamais se le redire assez. N'a-t-il pas un habit pauvre et austère qui lui prêche la simplicité en tout, le détachement de la terre, la nécessité de la mortification ? Si, avant d'entrer au Tiers-Ordre, il ne se dépouille pas de tous ses biens comme le religieux appelé à vivre dans le cloître, il doit faire son testament en temps utile, pour se rappeler qu'étranger ici-bas, il n'a pas sur la terre de demeure permanente, qu'il doit surtout user de sa fortune et de ses biens comme il voudrait l'avoir fait au moment de rendre ses comptes au juge suprême.

Mais suivons pas à pas le texte sacré : *Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, suivant que chacun en avait besoin.* Le Tertiaire vivant dans le monde n'est pas appelé à cette sublimité de détachement et de charité qui est le partage du Frère-Mineur, après avoir été la pratique des premiers fidèles. Mais, autant que possible, il sera saintement prodigue dans l'accomplissement de toutes les bonnes œuvres. Il donnera tous les mois à la quête, dans la mesure de ses facultés, pour les pauvres, les œuvres et les charges diverses de la fraternité, se rappelant ces paroles de saint Paul : *« Qui sème peu, moissonne peu ; et qui sème dans les bénédictions, moissonnera dans les bénédictions. Que chacun donne suivant ce qu'il a résolu dans son cœur, non avec tristesse, ni comme forcé ; car Dieu aime celui qui donne avec joie (II Cor., IX, 6, 7).* Remarquons cette parole : *« Suivant que chacun en avait besoin. »* Organisons nos largesses,

faisons-les avec intelligence, sachons à qui nous les faisons, surtout quand il s'agit de secours à donner en dehors de nos rangs. Pourtant rappelons-nous qu'en fait de charité il vaut mieux pécher par excès que par manque.

Ainsi les premiers chrétiens jetèrent dans le monde ces germes de charité pour les misérables de toute sorte, de respect pour toutes les conditions, de miséricorde pour toutes les infortunes qui, peu à peu, avec la persévérance de la goutte d'eau qui finit par creuser la pierre, devaient former de nouvelles mœurs sociales et changer l'esprit public. Au témoignage de Léon XIII, le Tiers-Ordre de saint François a aidé considérablement à cette maturité de l'esprit chrétien dans les nations et les masses. "C'était une grande force pour le bien public, dit le Pontife dans son encyclique *Auspicato*, que cette corporation d'hommes qui, prenant pour guide les vertus et les règles de son fondateur, s'appliquaient, autant qu'ils le pouvaient, à faire revivre dans l'État l'honnêteté des mœurs chrétiennes. Souvent, en effet, leur entremise et leur exemple ont servi à apaiser et même à extirper les rivalités de partis, à arracher les armes des mains des furieux, à faire disparaître les causes de procès et de disputes, à procurer des consolations à la misère et au délaissement ; à réprimer le luxe, gouffre des fortunes et instrument de corruption. Il est vrai de dire que la paix domestique et la tranquillité publique, l'intégrité des mœurs et la bienveillance, le bon usage et la conservation du patrimoine, qui sont les meilleurs fondements de la civilisation et de la stabilité des états, sortirent, comme d'une racine, du Tiers-Ordre des Franciscains, et l'Europe doit en grande partie à François la conservation de ces biens."

Voilà ce qu'a fait le Tiers-Ordre dans les siècles passés. Que ne doit-il pas faire de nos jours ! Avec la foi, la charité disparaît, l'égoïsme resserre les cœurs, la division est partout dans les familles, dans les partis, dans les meilleures associations parfois. Ne serait-ce pas une preuve que nous n'avons qu'un christianisme dégénéré, témoin cette parole de Jésus-Christ : " *En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (Jean, XIII, 35.) Pour échapper à ce déluge de divisions et de haines qui couvre le monde malgré une prétendue politesse qui ne sauve bien souvent que les apparences, et ne fait du monde qu'une vaste co-

médie en une multitude d'actes, entrons dans le Tiers-Ordre de saint François comme dans une arche de salut. Formons des *Fraternités* ; le seul nom de *fraternité*, que donne saint François à chaque groupe de Tertiaires, nous dit que la charité est le fondement indispensable de leur ordre, que ses disciples doivent se regarder entre eux comme des Frères, enfants d'une même maison. Dans sa règle du premier Ordre, le Séraphique Père dit aux Frères-Mineurs : " J'avertis et j'exhorte mes frères de ne point mépriser et de ne point juger les personnes qu'ils verront vêtues d'habits de luxe et aux brillantes couleurs, et rechercher la délicatesse dans le boire et le manger ; mais que chacun se juge et se méprise soi-même " (chap. II). De même aussi les Tertiaires doivent se garder de certaines vues étroites, mesquines, exclusives, qui les feraient juger moins favorablement des associations, des œuvres et des personnes qui existent en dehors du Tiers-Ordre, et mépriser les congrégations ou les offices de leur paroisse. Quel renversement ne serait-ce pas de voir des personnes tenues plus strictement que d'autres à l'humilité, à la simplicité et à la charité chrétienne, manquer les premières à ces vertus, et se décerner un brevet d'impunité et d'impeccabilité, à l'exemple de ce pharisien qui se disait n'être pas comme les autres hommes, et que l'évangile a si justement et si vertement stigmatisé dans ses pages immortelles.

Dans sa règle du Tiers-Ordre, saint François n'a rien tant à cœur que la charité. Aussi bien, sur les vingt chapitres qui la composent, on peut dire qu'il y en a sept consacrés à propager et augmenter cette vertu, ciment indispensable de toute vie chrétienne et religieuse, dont l'absence entraîne tant de maux à sa suite. Il veut qu'à tout prix on évite les procès, les querelles, qu'on s'entend toujours à l'amiable, et c'est principalement pour ce motif qu'il prescrit la visite des fraternités, ou la présence dans les congrégations franciscaines, à certaines époques déterminées, d'un supérieur chargé d'office de connaître les différends qui pourraient surgir, et de les terminer par son autorité acceptée de tous.

Mais cette charité ne doit pas être concentrée dans le Tiers-Ordre exclusivement. Partout où il trouvera un différend, le Tertiaire s'efforcera de l'écartier, en se faisant le trait d'union des cœurs. " *Bienheureux les pacifiques,* " est-il écrit, *parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu.*

C'est dans un grand dessein de pacification universelle, dans l'union à l'Eglise et au Pape, Vicaire de Jésus-Christ, que saint François a établi le Tiers-Ordre. L'histoire nous a dit que le succès a couronné son œuvre. Travailleons, nous aussi, à la suite de nos saints devanciers, à cimenter les cœurs dans la foi et l'amour de la religion. Pour cela, soyons les premiers à donner l'exemple de la charité, soyons scrupuleux dans la garde et la pratique de cette vertu, et si nous y manquons sérieusement, imposons-nous une sérieuse pénitence. " Si la lumière n'était que ténèbres, combien épaisses ne seraient pas les ténèbres mêmes ? " (Math., vi, 23.)

Inspirez-vous de ce code de charité qui nous détaille la pensée de l'Evangile dans les différentes circonstances de la vie. Que la règle franciscaine soit votre règle de vie. Ouvriers, hommes du peuple, elle mettra sous vos yeux l'exemple de ceux qu'elle sanctifia jusqu'à l'héroïsme dans l'humilité de votre condition. Riches, hommes influents, elle vous communiquera quelque chose de l'esprit de François d'Assise, elle fera de vous les serviteurs sublimes du pauvre et de l'artisan, elle vous enlèvera votre fierté, pour ne vous laisser que les avantages d'une condition qui vous permet de faire des heureux. Ainsi la question sociale, au lieu de se résoudre dans la boue et le sang, aura sa solution dans le rendez-vous au pied de la Croix, d'une richesse qui descend dans la charité, et d'une pauvreté qui monte dans la confiance et le respect.

O Dieu, rendez-nous, par le Tiers-Ordre, votre esprit, rendez-nous l'esprit de la primitive Eglise, qui était votre esprit dans la plénitude de son action, et vous produirez une création nouvelle, et la face de la terre sera changée.

Quant à nous, ne nous perdons pas en lamentations stériles sur le malheur des temps, pas plus qu'en théories magnifiques qui ont le tort de ne pas descendre dans la pratique, pour s'incarner dans des faits que je dirai personnels et constants. Un chevalier espagnol, causant un jour avec saint Pierre d'Alcantara, se laissait aller à mille déclamations pessimistes contre son siècle. " Mon ami, lui dit l'homme de Dieu, avec ce parfait bon sens dont les saints ont le secret, vous êtes père de famille, chef de maison, faites donc observer chez vous la loi de Dieu dans toute sa perfection par la double voie de l'autorité et de l'exemple. Et puisque la famille, c'est la société en

raccourci, que chacun en fasse autant, et le monde sera sauvé." Cette doctrine du saint, un vieux proverbe allemand l'a exprimé dans une parole qui sera plus que jamais notre règle de conduite :

" Devenons meilleurs, et le monde en ira mieux."

FR. PIERRE-BAPTISTE, *Min. Obs.*

CHRONIQUE

Annales franciscaines.—Nous lisons dans les *Annales franciscaines*, à l'occasion de leur vingt-cinquième anniversaire :

Nos commencements furent modestes. Cela convient à toute œuvre franciscaine, et l'Ordre de saint François n'eut pas d'autres commencements. Le bon saint avait une trop petite idée de lui-même pour se croire appelé à fonder un nouvel ordre religieux dans l'Eglise. Mais les compagnons venaient peu à peu se ranger sous sa direction, et un jour, dans une vision prophétique, le saint voyait l'avenir de son institut naissant. " Les Français accourent, disait-il, les Espagnols se précipitent, les Anglais, les Allemands suivent de près : toutes les nations s'ébranlent."

Le souvenir de cette parole de notre séraphique Père se présentait à notre esprit, pendant que nous jetions un regard en arrière sur le quart de siècle que nous venons de parcourir. Les *Annales* ne pensaient pas faire école, et voilà qu'une foule de publications du même genre ont vu le jour. Le français, l'espagnol, le portugais, l'anglais, le hongrois, le polonais, le flamand, le hollandais, l'italien, le maltais, toutes ces langues ont leurs revues franciscaines, toutes les nations se sont ébranlées vers saint François.

Puis les *Annales* donnent la nomenclature de tous les journaux franciscains, il y a 5 en français :—*Les Annales franciscaines* (Paris) ; la *Revue Franciscaine* (Bordeaux) ; *L'Année Franciscaine* (Caen) ; le *Messager de St François* (Anvers) ; la *Petite Revue du Tiers-Ordre* (Montréal, Canada). 9 en Italien ; 1 en Maltais ; 4 en Espagnol ; 1 en Portugais ; 3 en Allemand ; 1 en Hongrois ; 1 en Polonais ; 3 en Anglais ; 1 en Hollandais.

Nouvelles Prières après la Messe.—On sait que le Souverain Pontife, toujours préoccupé des maux que souffre l'Eglise et de la nécessité de la prière pour appeler à son aide le secours divin, a prescrit, depuis quelques années, la récitation de certaines prières à la suite de chaque messe basse.

Sa Sainteté, en maintenant cette prescription, vient de modifier les prières à réciter et d'y adjoindre une invocation à saint Michel, prince de la milice céleste, afin qu'il combatte et repousse en enfer Satan et les esprits mauvais, répandus dans le monde pour la perte des âmes.

Se souvenant que Saint Michel est le patron de la France, que son épée fut pour nous, en maintes circonstances, du plus grand secours, qu'il inspira l'héroïsme surnaturel de Jeanne d'Arc, les catholiques de France auront particulièrement à cœur de s'associer aux inten-

tions qu'à voulu remplir le Souverain-Pontife par la décision dont le texte est rapporté ci-après.

Prières qui, par ordre du Pape Léon XIII, sont à réciter dans toutes les églises de l'univers, à genoux, après la célébration des messes basses.

Le prêtre dira trois fois, avec le peuple, Ave Maria ; puis, Salve Regina avec Ora pro nobis, etc., et Ut digni, etc.

PRIONS—O Dieu, notre refuge et notre force, regardez favorablement le peuple qui crie vers vous, et par l'intercession de la glorieuse et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, par celle de saint Joseph, son époux, par celles des saints Pierre et Paul et de tous les saints, écoutez avec miséricorde et bienveillance les prières que nous répandons devant vous pour la conversion des pécheurs, pour la liberté et pour l'exaltation de notre sainte Mère l'Eglise. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, Ainsi soit-il !

“ On ajoutera l'invocation ” : Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat, soyez notre secours contre la malice et les embûches du diable. Que Dieu lui commande, nous vous en supplions, et vous, chef de la milice céleste, par la vertu divine, repoussez en enfer Satan et les autres esprits mauvais, qui sont répandus dans le monde en vue de perdre les âmes. Ainsi soit-il.

Notre très saint Père le Pape Léon XIII accorde trois cents jours d'indulgence à tous ceux qui réciteront ces prières comme ci-dessus.

Le Souverain-Pontife et les Sulpiciens.—*Bref du Souverain Pontife* à M. le Supérieur général du séminaire et de la compagnie de Saint-Sulpice.

Le continuateur de l'*Histoire de l'Eglise* de l'abbé Darras avait formulé, dans le tome XXXVII de cet ouvrage, des jugements injurieux, portant atteinte à l'intégrité doctrinale de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, et mettant en suspicion leur absolu dévouement au Saint-Siège.

M. le Supérieur général a estimé qu'il était de son devoir de repousser ces odieuses accusations, et, par la simple exposition des faits, il a démontré, de la manière la plus lumineuse et avec une grande modération de langage, que la Société dont il est le chef a toujours fait profession, depuis près de deux siècles et demi, d'une filiale soumission au Souverain Pontife.

Le Saint-Père, que plusieurs Cardinaux et Evêques de France avaient saisi de la scandaleuse attaque du continuateur de Darras, a pris connaissance des *Observations* de M. le Supérieur général. Léon XIII a daigné adresser un bref au vénérable M. Icard ; c'est l'un des plus glorieux témoignages accordés par le Vicaire de Jésus-Christ à une société religieuse.

Léon XIII et le Portugal.—Un nouveau Concordat a été signé entre le Saint-Siège et le roi de Portugal, pour régler la question délicate du protectorat des Indes et du schisme goanais. Avec sa prudence et sa bonté ordinaires, Léon XIII a su concilier les droits de la hiérarchie avec les égards dus à Sa Majesté très fidèle. Dans une lettre admirable de paternelle délicatesse, le Souverain Pontife avait, dès le mois de janvier, exposé au roi de Portugal son désir de mettre fin à une situation aussi contraire au bien religieux des populations des Indes qu'à la dignité du siège apostolique. Il exprimait la ferme

confiance que " Sa Majesté, appréciant l'équité des mesures proposées, voudrait se faire un coopérateur bien méritant dans l'organisation de l'Église des Indes." Les négociations ont abouti, et désormais le siège de Goa forme une province ecclésiastique avec les trois évêchés portugais de Daman, de Cochin et de Saint-Thomas-de-Méliapour. Ainsi la sainte Eglise va jusqu'aux extrémités du monde, consolidant le règne de Notre-Seigneur dans la paix et dans l'unité.

Triste fin.—Le général italien Pinelli, qui commandait à la prise sacrilège de Rome contre Pie IX, vient de se suicider misérablement dans une chambre d'hôtel garni, à Milan. La mort a été instantanée.—Victor-Emmanuel, qui avait la peur de mourir au Quirinal est mort lui aussi subitement.—Ils sont ensemble.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE X

Missions d'Orient. — Les martyrs du Maroc.
Saint Antoine de Padoue.

(1219-1221)

(Suite)

" Nous avons vu, écrit-il à ses amis de Lorraine au lendemain de la prise de Damiette (1), nous avons vu le fondateur des Frères-Mineurs, François, homme d'une extrême amabilité et vénéré de tous, même des infidèles ; plusieurs de nos amis, entre autres, dom Reyner, prieur de Saint-Michel, et Matthieu, à qui nous avions confié le gouvernement de notre diocèse, sont décidés à entrer dans ce nouvel Institut ; et nous apprenons qu'il étend déjà ses rameaux par tout le monde, précisément parce qu'il est l'imitation parfaite de la vie des apôtres et des premiers chrétiens." Selon Mariana, tous les Religieux d'un monastère bénédictin de la Montagne-Noire se rangèrent sous la règle séraphique. D'après une tradition immémoriale, consignée dans les principaux auteurs de l'Ordre, François, à son retour d'Égypte, visita les Saints Lieux et évangélisa Ptolémaïs, Antioche et plusieurs autres villes de la Syrie. Ce ne fut que vers la fin de l'automne ou dans le courant de l'hiver 1219, qu'il reprit le chemin de l'Europe, où le rappelaient les affaires de son Ordre. Il s'embarqua sur un de ces navires vénitien qui étaient alors les rois de la Méditerranée, et qui la sillonnaient sans cesse pour porter des secours aux Croisés.

(1) Les Croisés s'emparèrent de la ville de Damiette, le 5 novembre 1219.

Ainsi se termina la pacifique croisade de saint François en Orient. Quelle est été féconde en résultats, l'histoire est là pour l'attester ; à six siècles de distance, qui pourrait nier que son passage en Orient n'ait été comme une prise de possession de la Terre-Sainte ? Dieu ne semble-t-il pas l'y avoir conduit pour lui dire, comme autrefois à son serviteur Abraham : " Parcours présentement toute l'étendue de cette contrée, parce que je te la donnerai un jour " ? François venait, en effet, de fonder un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. A partir de cette époque, nous trouvons les Frères-Mineurs solidement établis en Palestine et y remplissant une fonction aussi sublime que difficile. Après la résurrection du Sauveur, c'était un ange qui défendait l'entrée de son tombeau ; depuis le treizième siècle, ce sont les enfants du séraphique Patriarche qui font la garde jour et nuit autour de ce glorieux monument, pour le mettre à l'abri de toute profanation, et le Saint-Siège les a solennellement confirmés dans ce précieux privilège, par une bulle datée du 21 novembre 1342 (1). Ils sont là depuis plus de six siècles, veillant et priant au nom de tout l'univers catholique. Deux fois massacrés jusqu'au dernier, en 1244 et en 1368, et aussitôt remplacés par leurs frères, bravant tout à tour le cimetière des mahométans et la haine fratricide des sectaires de Photius et de Luther, sentinelles infatigables, ils sont toujours prêts à répandre leur sang plutôt que de désertir le poste d'honneur que leur a mérité l'incomparable amour de François pour Jésus crucifié. Ils possèdent une vingtaine de maisons qui sont tout à la fois des hôtelleries, des écoles et des couvents. A leur tête se trouve le révérendissime Père, auquel les Souverains Pontifes ont décerné les titres les plus glorieux ; il est Préfet des Missions de Syrie, de Chypre et d'Égypte, gardien du mont Sion et du Saint-Sépulcre, et custode de la Ville Sainte. Il avait même le titre et les fonctions de vicaire apostolique jusqu'à ces derniers temps, où Pie IX, d'immortelle mémoire, a rétabli le siège patriarcal de Jérusalem, et renoué dans la personne de Mgr Valerga, après une inter-

(1) Robert, roi de Sicile, et Sancho sa femme, pour mettre les Saints Lieux à l'abri des persécutions des Turcs, les achetèrent du Sultan d'Égypte, et les cédèrent au Saint-Siège, et Clément V en confia la garde aux Franciscains, en 1342. Les sultans du Caire et de Constantinople ont sanctionné par plusieurs firmans leur légitime possession.

ruption de six cents ans, la chaîne des successeurs de saint Jacques et de saint Siméon. C'est ainsi que les Franciscains continuent toujours dans l'Asie-Mineure la mission inaugurée par leur bienheureux Père (1).

Pendant que le saint fondateur évangélisait les peuples du Levant, y cherchant, sans pouvoir la trouver, la palme du martyr, cinq de ses enfants, plus heureux, souffraient cruellement pour la foi chez les musulmans d'Espagne et d'Afrique, et donnaient au monde le spectacle d'une constance héroïque dans les tourments. Bérardo, Piétro, Ottone, Ajuto et Accursio, tels étaient les noms de ces hommes prédestinés que Dieu s'était choisis comme les prémices du sang franciscain. Frère Vital, que saint François avait mis à leur tête, tomba malade en Aragon, et dut renoncer à suivre ses Frères. Les cinq Religieux, après avoir passé quelques jours dans la retraite au couvent d'Alenquer, bâti par saint François, se rendirent à Coïmbre, où se tenait alors la cour de Portugal. La reine Urraque, épouse d'Alphonse II, et Sanche, sœur du roi, les reçurent comme des envoyés du ciel, et leur aidèrent à remplir leur mission chez les infidèles. Après avoir enduré toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements à Séville, qui était à cette époque sous la domination des Maures, ils s'embarquèrent pour la ville de Maroc, capitale et repaire de l'empire mahométan dans l'Afrique occidentale. Don Pédro, infant de Portugal, qui s'était réfugié chez les Maures à la suite de quelque différend avec Alphonse II, son frère, accueillit avec respect ces vaillants confesseurs de la foi, et leur donna l'hospitalité dans son propre palais ; il les adjura seulement de modérer leur zèle pour ne pas s'exposer à de nouvelles persécutions. Mais comment arrêter le cerf qui court se désaltérer aux sources limpides de la montagne ? Comment éteindre dans l'âme de l'apôtre la soif de sacrifice qui le dévore ? L'amour est plus fort que la mort. Le lendemain, nos missionnaires sortirent, dès l'aube, de la maison de leur hôte, et parcoururent les rues et les places publiques de la cité, en prêchant la divinité de Jésus-Christ.

Un jour que le chef de cette troupe bénie, Frère Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses collègues, monté sur un char, instruisait le peuple et parlait contre Mahomet, le roi maure vint à passer : il allait, selon la cou-

(1) Voir les *Récits d'un pèlerin*, par le R. P. Ubald.

tume orientale, visiter le tombeau de ses ancêtres. Il prit l'orateur pour un fou, et le fit reconduire, lui et ses compagnons, en pays chrétien. Mais les missionnaires échappèrent à la surveillance de leurs guides, et rentrèrent dans la ville infidèle. Le roi, informé de leur retour, les fit enfermer dans un sombre cachot, où il les laissa vingt jours sans aucune nourriture. En vain Dieu multiplia les prodiges en faveur de ses serviteurs; en vain on les vit sortir de leur prison, comme saint Jean de sa chaudière d'huile bouillante, plus robustes qu'anparavant; en vain Bérard, nouveau Moïse, frappant la terre de son bâton, fit jaillir une source miraculeuse au milieu des sables du désert pour désaltérer les soldats qui se mouraient de soif. Le cœur du roi semblait s'endurcir en proportion des bienfaits; rien ne put lui dessiller les yeux. Dans les premiers jours du mois de janvier 1220, on jeta de rechef en prison nos cinq apôtres. Là, pour comprendre ce qu'ils eurent à souffrir, il suffit de savoir qu'ils eurent pour géolier un renégat. Le juge, les trouvant inébranlables dans la foi, ordonna qu'ils fussent séparés, et livrés à trente bourreaux. On les traîna sur le pavé, la corde au cou, les pieds et les mains liés; après les avoir frappés avec violence jusqu'à mettre leurs entrailles presque à nu, on les roula sur des têts de verres et de briques; et le soir on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pour eux, au milieu de cet horrible supplice, ils louaient le Seigneur et répétaient à l'envie le cantique des trois enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone. Pendant la nuit, le Sauveur leur apparut et les consola. Les gardes, apercevant une grande lumière et craignant une évasion, accoururent épouvantés. Quel ne fut pas leur étonnement de les trouver calmes et priant Dieu avec une grande ferveur!

Le lendemain, le chef des Maures les fait venir en sa présence. Un infidèle qui se rencontre sur leur passage, donne un rude soufflet au Frère Ottone, qui lui répond en lui tendant l'autre joue: "Dieu vous pardonne! Car, vous ne savez ce que vous faites." Une fois arrivés au palais, le roi leur dit d'un ton irrité: "Etes-vous donc ces impies, ces insensés qu'on accuse de mépriser la vraie foi et de blasphémer contre le prophète d'Allah?—Prince, répliquent-ils, loin de nous la pensée de mépriser la vraie foi! Nous sommes prêts, au contraire, à souffrir et même à mourir pour la défendre; mais nous avons horreur de

ta loi et du scélérat qui en est l'auteur." Le tyran essaie alors de la tentation la plus puissante sur le cœur humain, celle des honneurs et des plaisirs ; et, leur montrant des femmes richement parées : " Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, leur dit-il, je vous donnerai ces femmes pour épouses, avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mes Etats. Sinon, vous périrez par le glaive.—Prince, nous ne voulons ni de tes femmes ni de tes honneurs ; nous te les laissons pour ne garder que Jésus-Christ. Tu peux inventer toutes sortes de tortures, tu peux nous ôter la vie ; toute peine nous semble légère, quand nous pensons à la gloire du ciel."

A continuer.

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

Intention générale pour octobre 1886, désignée par Son Em. le Cardinal-Préfet de la Propagande, et bénie par Sa Sainteté Léon XIII :

Les Infidèles.

C'est un douloureux spectacle que celui qu'offrirait le monde païen, au moment, où Jésus-CHRIST apparut sur la terre pour nous sauver. " Tout était DIEU, excepté DIEU lui-même," et l'univers entier semblait n'être plus qu'un vaste temple d'idoles. Aussi quelle reconnaissance ne devons-nous pas à cette révélation chrétienne qui, par les lumières du saint Évangile, nous a tirés des ombres de l'infidélité et de la mort ! Mais quels motifs n'avons-nous pas en ce moment de réchauffer les ardeurs de notre zèle, si nous considérons les millions et millions d'âmes qu'en Asie, en Océanie, en Afrique surtout, ces rayons de l'Évangile n'ont point encore éclairées ! Aujourd'hui, en particulier, que les moyens matériels, dont l'industrie moderne a décuplé la puissance, promettent des facilités

inattendues à l'action des apôtres de Jésus-Christ, ne faut-il pas que le zèle de tous, loin de s'amortir, croisse en proportion des ressources dont il dispose ?

Nous rappelant donc que l'Apostolat de la Prière a été, dès le premier jour, l'auxiliaire de l'OEuvre admirable de la Propagation de la Foi, nous demanderons instamment au divin Cœur de centupler le nombre et le zèle des missionnaires de la bonne nouvelle. Nous nous efforcerons, pour notre part, de leur venir en aide de toute manière, notamment par des aumônes toujours plus abondantes ; mais nous prierons spécialement pour qu'il plaise au Cœur très miséricordieux de Jésus de faire pleuvoir, avec une victorieuse plénitude, sur les pauvres infidèles des contrées lointaines, les grâces qui convertissent et qui sauvent.

Toutefois, ce qui doit allumer davantage encore, s'il est possible, notre zèle d'apostolat, c'est de voir qu'au sein même de notre civilisation chrétienne le paganisme tend de plus en plus à revivre. Païens de la pire espèce, en effet, ces malheureux apostats de nos vieilles croyances qui ont renié leur baptême, et qui, descendus plus bas que les adorateurs des fétiches hindous, sont arrivés à éteindre, s'il faut les en croire, jusqu'aux dernières lueurs de la raison naturelle, dont la voix leur criait l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur, l'immortalité de l'âme et les responsabilités d'une conscience libre.

Pour obtenir la conversion de ces malheureux et de leurs victimes, daigne le divin Cœur nous inspirer de mettre désormais sans réserve, au service du zèle apostolique, tout ce que peuvent avoir de force et d'influence nos paroles fortifiées par nos exemples, et nos prières unanimes aidées de la grâce de Dieu !

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS.

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour tant d'âmes qui gémissent dans les ténèbres de l'infidélité. Daignez les arracher aux superstitions qui les perdent, et leur faire trouver, dans la pratique de votre loi sainte, le chemin assuré qui mène au salut.